

Études littéraires africaines

Récits de vie : un essai de bilan et une interrogation méthodologique

János Riesz



Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051545ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051545ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Riesz, J. (2017). Compte rendu de [Récits de vie : un essai de bilan et une interrogation méthodologique]. *Études littéraires africaines*, (44), 144–154. <https://doi.org/10.7202/1051545ar>

avatar autobiographique de l'auteur. Les événements servent donc de prétexte à un roman qui, en définitive, se donne pour principale ambition de dénoncer la vacuité du « cirque humanitaire ». Ce défaut d'historicisation ne peut qu'entraîner un regard englobant, simplificateur et stéréotypé sur les populations concernées.

A contrario, Catherine Mazauric, dans son essai *Mobilités d'Afrique en Europe*, s'intéresse à des fictions dans lesquelles la poétique est réellement mise en œuvre pour renouveler ce regard sur le couple victime / témoin. Elle en identifie trois modalités : « engagement et identification avec la cause des migrants » (pronoms, points de vue...) ; « négociation de la distance entre tragique des situations et humour salvateur », « formulation d'identités liminales ou frontalières dans la reconfiguration subjective des espaces »³³.

Récits de vie : un essai de bilan et une interrogation méthodologique

Ma curiosité pour le livre de Gillian Whitlock s'explique par un intérêt de longue date pour les écrits autobiographiques et les récits de vie africains. J'ai présenté mon premier texte sur le sujet, il y a près de quarante ans, en 1978, à l'occasion de l'*International Seminar on African Studies*, première étape du projet de centre de recherche pluridisciplinaire d'études africaines de niveau international lancé par l'Université de Bayreuth. Ce texte intitulé « The Conflict between European and African Civilization in West African Autobiographies »³⁴ fut suivi par une série d'articles et de chapitres monographiques publiés dans mes livres portant sur des textes autobiographiques de bon nombre d'auteurs de la littérature africaine subsaharienne. Je citerais notamment les suivants : plusieurs textes à propos du recueil d'autobiographies africaines édité par Diedrich Westermann en 1938, dont nous avons, Yves Marguerat et moi, réédité la traduction française en 2001³⁵ et au sujet duquel j'ai pu organiser en 2002, avec le germaniste togolais Adjäi-Paulin

³³ MAZAUURIC (Catherine), *Mobilités d'Afrique en Europe : récits et figures de l'aventure*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2012, 384 p. ; p. 31.

³⁴ RIESZ (János), « The Conflict between European and African Civilization in West African Autobiographies », dans *Dynamic Processes in African Societies. International Seminar on African Studies. Papers and Abstracts*. Bayreuth, 1978, 308 p. ; p. 80-98.

³⁵ WESTERMANN (Dietrich), éd., *Onze autobiographies d'Africains* [1938]. Lomé : Haho ; Paris : Karthala, 2001, 321 p.

Oloukpona-Yinnon, un colloque international qui faisait suite à la publication du volume ³⁶. Plus tard, j'ai étudié quelques livres autobiographiques qu'on peut qualifier déjà de canoniques, dus à des auteurs de l'Afrique de l'Ouest tels que Bakary Diallo, Birago Diop, Amadou Hampâté Bâ, Mariama Bâ et Aoua Keïta, entre autres ³⁷. J'ai également consacré une série d'articles, sous forme de feuilletons dans des quotidiens de langue allemande, notamment, aux textes autobiographiques de Wole Soyinka.

Pour situer mes propres travaux à propos des différents genres autobiographiques par rapport au livre de G. Whitlock, j'emprunterais volontiers les termes ironiques du vieux Goethe (qui est d'ailleurs lui aussi l'auteur de plusieurs écrits autobiographiques) dans ce dicton selon lequel « à partir d'un certain âge on devient historique à soi-même ». Je me suis ainsi demandé dans quelle mesure les méthodes et le champ épistémologique avaient changé, quels étaient les aspects novateurs du livre qui pourraient m'amener à repenser mes textes et à les reprendre éventuellement.

Après une première lecture du livre, j'étais partagé entre un sentiment d'admiration et un sentiment de malaise, les deux étant sans doute dus aux mêmes facteurs : l'étendue géographique du corpus et sa variété générique, l'audace d'une entreprise qui consistait à établir des liens entre des textes et des situations aussi éloignés dans le temps et dans l'espace. Du même coup, je trouvais rétrospectivement mes propres travaux relatifs aux autobiographies postcoloniales un peu trop philologiques, trop positivistes aussi et peut-être même un peu pédants.

Xavier Garnier, dans un compte-rendu de mon livre *De la littérature coloniale à la littérature africaine*, avait décrit ma méthode comme

³⁶ OLOUKPONA-YINNON (Adjāï) & RIESZ (János), dir., *Plumes allemandes. Biographies et autobiographies africaines* (« Afrikaner erzählen ihr Leben »). Actes du Colloque international de Lomé à l'occasion de la réédition de la traduction française de l'anthologie de Diedrich Westermann « Onze autobiographies d'Africains » (1938) du 21 au 23 février 2002. Lomé : Presses de l'Université de Lomé, coll. Patrimoines, n°13, 2003, 300 p.

³⁷ Certains de ces articles ont été intégrés dans les recueils personnels de textes en langue française parus en 2007 et 2009, à savoir : RIESZ (János), *De la littérature coloniale à la littérature africaine. Prétextes, Contextes, Intertextes*. Paris : Karthala, coll. Lettres du sud, 2007, 421 p. ; et RIESZ (János), « *Astres et désastres* ». *Histoire et récits de vie africains de la Colonie à la Postcolonie*. Hildesheim / Zürich / New York : Georg Olms Verlag, coll. Passagen / Passages, Bd. 9, 2009, 397 p. Ou encore : RIESZ (János), « Die französischsprachige Literatur in Afrika südlich der Sahara », in *Handbuch Französisch. Sprache, Literatur, Kultur und Gesellschaft. Für Studium, Lehre und Praxis*. Hg. von Ingo Kolboom, Thomas Kotschi, Edward Reichel, 2. neu bearb. und erw. Auflage. Berlin : Erich Schmidt, 2008, S. 942-949.

étant : « [...] *always a matter of bringing into play the complex network of contextual and intertextual variations that transfigure the text* », également comme une façon de : « *find the point of variation from which the global reading of the work could be reoriented* »³⁸. Je me suis pleinement retrouvé dans cette analyse qui m'a permis d'identifier l'influence, sur mon travail, des romanistes allemands contraints de s'exiler durant le nazisme : Leo Spitzer et Erich Auerbach, les maîtres à penser de mes années d'études universitaires à Heidelberg et Bonn. Ce sont eux qui m'ont inspiré mes « méthodes », dans le sens précisé-ment qu'ils ne se sont pas laissé enfermer dans *une* « méthode », avec tout ce que cela peut contenir de fermeture et de rigidité, comme l'exprime d'ailleurs fort bien Jean Starobinski à propos de Leo Spitzer :

Il savait que le terrorisme méthodologique n'est, la plupart du temps, que le cache-misère de l'inculture, le camouflage de l'ignorance : faute de véritable familiarité avec l'histoire et avec les œuvres, l'on se forge naïvement des instruments rudimentaires – il importe alors que leur allure scientifique fasse illusion – auxquels rien, hommes ou livres, cultures ou langues, n'a le droit de refuser son secret³⁹.

Et de fait, je pense que mon premier objectif lorsque j'analysais les textes autobiographiques en question a toujours été d'établir une « véritable familiarité » avec leur contexte historique et avec leurs « prétextes, contextes et intertextes ». Ainsi, par exemple, dans mon étude d'*Une si longue lettre* de Mariama Bâ comme « roman d'éducation »⁴⁰, je me suis d'abord soucié d'engranger un maximum de connaissances concernant le système d'éducation coloniale en Afrique Occidentale Française, afin de mieux percevoir la place qu'on y accordait aux jeunes filles, et de mieux cerner les enjeux des arguments du discours colonial au sujet de l'éducation des Africains de l'époque. Lorsque j'ai étudié l'œuvre de Bakary Diallo, j'ai fait l'effort de me documenter le plus possible à propos de l'histoire et de la place des Tirailleurs sénégalais dans l'armée coloniale, et, pour maîtriser pareillement l'intertexte, j'ai lu bon nombre de livres

³⁸ GARNIER (Xavier), « [Recension de :] Riesz (János), *De la littérature coloniale à la littérature africaine. Prétextes, Contextes, Intertextes* », *Research in African Literatures*, vol. 39, n°2, summer 2008, p. 186-187.

³⁹ STAROBINSKI (Jean), *L'Œil vivant. II : La relation critique* [1970]. Paris : Gallimard, coll. Tel, n°314, 2001, 408 p. Voir notamment dans le chapitre « Leo Spitzer et la lecture stylistique » : p. 90, p. 103.

⁴⁰ RIESZ (János), « Mariama Bâ's *Une si longue lettre* : An "Erziehungsroman" », *Research in African Literatures*, n°22, Spring 1991, p. 27-42.

écrits par des militaires français au sujet des « campagnes du Maroc ». Dans mes écrits consacrés à Bernard Dadié, notamment l'article « B. B. Dadié : écriture autobiographique, documentaire et historique »⁴¹, je me suis d'abord intéressé à la place du *Carnet de prison* dans l'ensemble des écrits autobiographiques de l'auteur, puis j'ai tâché d'éclaircir en détail les conditions d'écriture et de publication, en montrant que « le *Carnet de Prison* est un livre qui est né contre toutes sortes d'empêchements et d'interdits, qui a été arraché de haute lutte, et dont la "production" même est le sujet des notes prises au jour le jour »⁴². Ailleurs, dans un article analysant l'humour de Dadié, j'ai montré que sa présentation du « Français sans danger » dans *Climbié* était un pan de l'éventail de l'interdiscursivité française et francophone au sujet du rôle de la langue française dans les colonies, et notamment en Afrique⁴³. Ainsi, dans chaque cas, j'ai tâché de parvenir à une compréhension à la fois globale et éminemment détaillée de l'œuvre en question, de saisir sa mécanique intérieure, par rapport à son contexte comme par rapport à ses modèles génériques et historiques. Je me vois en fait comme un *Entfesselungskünstler* (*escape artist*, un « maître de l'évasion »), c'est-à-dire un briseur de chaînes, une sorte de Houdini contraint de se libérer, en un temps limité, des chaînes que le texte lui impose.

Fort de cette aptitude, il est pour moi facile d'identifier les questions qui se sont imposées à moi lors de ma lecture du livre de G. Whitlock, à commencer par celles que pose son titre : *Postcolonial Life Narratives. Testimonial Transactions*.

Je les résumerai en deux points qui me semblent à la fois souligner la nouveauté et l'originalité de la « méthode » en question, et soulever en même temps un certain nombre de questions, voire de problèmes qui me conduisent à exprimer quelques doutes. Premièrement, quelle est l'étendue et la durée de cette « postcolonie » qui englobe des textes de trois siècles, d'origine et de facture très différentes, et en quoi consiste précisément la « critique postcoloniale » ? Deuxièmement, existe-t-il un dénominateur commun dans la multitude des genres subsumés par le terme « *life narratives* », et

⁴¹ RIESZ (János), « Bernard Binlin Dadié : écriture autobiographique, documentaire et historique », dans MATHIEU-JOB (Martine), éd., *L'Entredire francophone*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, 375 p. ; p. 261-281.

⁴² RIESZ (J.), « Bernard Binlin Dadié : écriture autobiographique, documentaire et historique », *art. cit.*, p. 271.

⁴³ RIESZ (J.), « Le "Français sans Danger". Sur quelques paradoxes de la politique linguistique française depuis la période coloniale », dans *De la littérature coloniale à la littérature africaine*, *op.cit.*, p. 161-187.

comment faut-il voir l'évolution de l'autobiographie classique et canonisée (à la Rousseau) jusqu'aux témoignages qui se situent aux seuils du silence ou de la parole brimée ?

Colonie et postcolonie – Critique postcoloniale

L'auteure se propose d'offrir un regard nouveau sur l'écriture autobiographique à l'ère postcoloniale, ère qu'elle définit comme le fait de vivre dans un monde mis en mouvement (depuis quand ?) par une constante volonté de changement. Dans cette perspective « postcoloniale », les différents genres et modalités de narration d'expériences de vie ainsi que les « transactions » entre différents types de « témoignages » seront soumis à l'outillage de la critique postcoloniale : hybridations, provincialisation, *writing back* et lecture contrapuntique, intertextualité et transtextualité.

Un concept nouveau et intéressant me semble être celui de *proximate reading*. Les relations entre textes ne se limitent plus au seul niveau textuel, mais incluent tout un réseau de « sociabilité littéraire » qui permet d'établir des rapports multiples entre auteurs, éditeurs et lecteurs, mais aussi entre ceux qui bénéficient d'une « situation coloniale » au sens large, et ceux qui la subissent. Les textes et les discours circulent à l'intérieur de cette sociabilité, ils entrent en contact, circulent, s'entremêlent, stimulent la production d'autres textes très variés, composant ainsi un patchwork de lettres, de mémoires, de notes biographiques, de récits de voyages, bref de toutes sortes de documents, y compris des *Ego-Textes*⁴⁴. Cette perspective abolit toute hiérarchie entre les genres des différents écrits (comme entre leurs auteurs) et permet ainsi, par la décolonisation du sujet de l'autobiographie dans l'*Interesting Narrative* de l'ex-esclave Olaudah Equiano, de revendiquer une place légitime pour ces textes dans le corpus des écrits autobiographiques à vocation testimoniale produits à la même époque.

Par cette opération, l'auteure fait entrer le lecteur dans une période historique qu'elle appelle *Colonial Modernity*, période qui voit, selon elle, la naissance de la littérature postcoloniale autobiographique. La caractéristique principale de cette modernité coloniale serait l'amplification de l'expansion européenne du fait d'une primauté progressivement accordée, dans l'entreprise de conquête coloniale, aux intérêts stratégiques et économiques des nations européennes. Après la première époque des grandes « découvertes » des

⁴⁴ Voir à ce sujet : SCHULZE (Winfried), Hrsg., *Ego-Dokumente. Annäherung an den Menschen in der Geschichte*. Berlin : Akademie Verlag, coll. Selbstzeugnisse der Neuzeit, Bd. 2, 1996, 348 p.

Portugais et des Espagnols au XVI^e siècle, et l'âge d'or (*Gouden Eeuw*) de la République des Pays-Bas (des *Zeven Verenigde Nederlanden*) qui dominaient le commerce maritime au XVII^e siècle, le XVIII^e siècle a longtemps été marqué par la rivalité entre Anglais et Français qui trouve son expression littéraire dans les récits des grands voyageurs : James Cook du côté anglais, Bougainville et Lapérouse du côté français. Mais, ce siècle était aussi celui des philosophes du siècle des Lumières, et le fait que les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et les premiers *Slave Narratives* appartiennent à la même constellation historique participe de cette « proximité » qui justifierait dans cette optique une lecture comparée.

Cette « proximité » conduit l'auteure à proposer une analyse comparée de deux textes aussi différents que le « *memoir* » du capitaine Watkin Tench, *A Narrative of the Expedition to Botany Bay*, et le *Life Narrative* d'Olaudah Equiano, tous deux parus à Londres en 1789. Le journal du Captain Tench comprend le récit d'une rencontre tout à fait remarquable entre, d'un côté, les marins et les officiers de la *Royal Navy* qui accompagnent les premiers prisonniers condamnés à être enfermés dans la colonie pénitentiaire à Port Jackson (Sidney Harbour) et, de l'autre, un groupe d'Aborigènes australiens. L'auteur, représentant de l'élite sociale et intellectuelle anglaise, se voit confronté à l'expérience de deux altérités « radicales », celle de ses compatriotes appartenant au bas peuple et déclarés criminels, et celle des indigènes avec lesquels toute communication est entravée par des obstacles presque insurmontables.

Par-delà la diversité des deux témoignages en question – le premier étant celui d'une victime (et donc témoin) de la traite des Noirs, et le second relatant la rencontre entre deux altérités condamnées à vivre ensemble dans l'Australie moderne (qui n'est autre qu'une colonie née de leur rencontre) –, ce qui semble les réunir, ce sont les effets de leurs récits dans le climat intellectuel régnant dans l'Europe de l'époque. La vive attention qui y était alors portée aux idées d'égalité des races comme à l'universalité des droits de l'Homme favorise l'expression de sentiments de pitié et de compassion, d'empathie et de sympathie envers les exclus : autant de mouvements émotionnels qui mobilisent les lecteurs, les conduisent à mener des campagnes abolitionnistes et à combattre toutes sortes d'injustices et de crimes contre l'humanité.

C'est cette constellation inédite qui servira de socle épistémologique aux chapitres suivants. Après un sentiment de surprise à la première lecture de l'ouvrage, le lecteur est invité à s'appropriier les témoignages parcourus, à s'identifier en quelque sorte avec les

victimes des injustices – de l’esclavage aux génocides du xx^e siècle en passant par la conquête coloniale – et à se préparer à suivre les débats autour des discours juridiques et humanitaires qui y sont associés. Les effets de l’empathie et de la compassion sont censés être multidirectionnels en ce qu’ils ne se limitent pas à la seule direction attendue des privilégiés envers les pauvres ; au contraire, les Aborigènes dans la colonie pénitentiaire de Port Jackson émettent eux aussi des signes de compassion en direction des prisonniers anglais maltraités.

En définitive, tout l’art de l’auteure, dans le sillage de la critique postcoloniale, me semble consister d’abord dans le choix conscient et délibéré qui l’a conduite à étudier un corpus de textes – et donc de visions, de perspectives, de jugements – qui saisissent les deux côtés de l’événement ou de la situation historique de laquelle ils émergent. L’exemple de la présentation de la « Vénus Hottentote », de Saartje Baartman (1789-1815), comme objet de curiosité (malsaine) européenne à propos duquel s’exprimèrent les nombreuses réactions ambiguës et ambivalentes d’un public blanc, montre que le mécanisme de la souffrance des uns générant les réactions humanitaires des autres peut aussi se rouiller lorsque le public s’est lassé, passé le premier sentiment de curiosité.

Un cas dans lequel la proximité des textes présentés me semble donner des résultats particulièrement convaincants est exposé dans le chapitre « *Roughing It in the Bush, Upper Canada, 1832-52* » (p. 51-57). Les récits autobiographiques des colonisateurs anglais dans le *Upper Canada* (Ontario) de 1832 à 1839 sont rapprochés de la première autobiographie écrite par un Indien du Canada du nom de George Copway, qui écrivit pareillement l’histoire de sa famille et de son peuple. Les premiers types de récits, ceux de Susanna Strickland, mariée à John Dunbar Moodie, et de sa sœur Catharine Parr Traill, sont informés par le discours abolitionniste et par l’argumentaire des *slaves narratives* ; leur modèle correspond à l’idéal du bon sauvage qui serait le vrai « civilisé » : « *the Indian is one of Nature’s gentleman – he never says or does a rude or vulgar thing* »⁴⁵. Le texte correspondant du côté des « Indigènes », intitulé *The Life, History, and Travels, of Kah-ge-ga-gah-Bowh* (1847), est pénétré de christianisme : il révèle l’influence de l’enseignement chrétien de l’époque, avec son cortège de leçons de souffrance, de grâce divine et de rédemption. Ce que les deux narrations auraient en commun, selon

⁴⁵ WHITLOCK (G.), *Postcolonial Life Narratives*, op. cit., p. 56.

l'auteure, ce serait un « discours mélancolique » qui voit la souffrance et les malheurs des Autres, et s'y reconnaît simultanément.

Les genres autobiographiques représentant les « life narratives »

Dans son introduction (p. 1-11), G. Whitlock prend soin de circonscrire le champ de la catégorie « *life writing* » par rapport à la critique et à l'historiographie littéraire du postcolonialisme. La nouveauté de cette approche consisterait en trois orientations épistémologiques qui la distingueraient des approches antérieures. Tout d'abord, c'est une vision transnationale et transculturelle de l'histoire (post)coloniale telle qu'elle se présente à travers les textes du *life writing*, qu'elle entend ici mettre en exergue, et ce, tant dans la perspective des colonisateurs que celle des colonisés : « *moving beyond nation and narration to track transnational and transcultural passages of life narratives* »⁴⁶. Ensuite, elle avance l'hypothèse selon laquelle le corpus défini par le terme – neutre en apparence – de *life writing* serait particulièrement approprié au sujet postcolonial, parce que les textes qui le véhiculent sont des genres mineurs aux contours mouvants (« *changing technologies of the self* »⁴⁷), ce qui les rend aptes à être intégrés à d'autres discours en vogue. Enfin, la multiplicité et la grande variété des genres en question permettraient de penser la question autobiographique à nouveaux frais, à l'aune des expériences et des témoignages des « damnés de la terre » (*dispossessed*), une évolution encouragée par la critique féministe et post-coloniale.

Je souhaiterais à présent suggérer un regard différent, peut-être complémentaire, en creusant, d'une part, les pistes ouvertes par le livre de G. Whitlock et, d'autre part, en soulignant les limites.

S'il est vrai qu'il existe un nombre considérable de documents autobiographiques aux contours mouvants issus de la situation (post)coloniale et susceptibles d'être pris comme témoignages, le phénomène n'est pas l'apanage du postcolonialisme. Il est en fait antérieur à la fin du XVIII^e siècle (comme en témoignent les textes de Rousseau et d'Olaudah Equiano) et se manifeste de différentes manières. Le livre fondateur et exemplaire de Gustav René Hocke, *Europäische Tagebücher aus vier Jahrhunderten* (1978, 1986), mi-historique (542 pages) et mi-anthologique (525 pages), donne des exemples issus des littératures européennes du XV^e au XX^e siècle. Le premier chapitre, par exemple, traite de la grande variété des formes du genre (*Vielfältigkeit der Formen*), qui comprend tant des notes

⁴⁶ WHITLOCK (G.), *Postcolonial Life Narratives*, op. cit., p. 2.

⁴⁷ WHITLOCK (G.), *Postcolonial Life Narratives*, op. cit., p. 3.

prises au jour le jour que des enregistrements quotidiens parmi les plus variés : rentrées d'argent et dépenses, récits de visites ou de maladies, transcriptions de conversations, exposés de projets, informations météorologiques, récits de catastrophes de toutes sortes, narrations d'histoires merveilleuses et de miracles, formules de remèdes et recettes de cuisine. À l'enregistrement et à l'observation critique du monde extérieur succède un examen de la vie intérieure du narrateur (religieuse, sentimentale ou émotionnelle).

Le livre déjà cité consacré aux *Ego Textes* appartient à une collection intitulée « *Selbstzeugnisse der Neuzeit. Quellen und Darstellungen zur Sozial- und Erfahrungsgeschichte* » (Témoignages de soi-même. Sources et présentations de l'histoire sociale et des expériences humaines), dont l'un des co-éditeurs, Winfried Schulze, explique le projet dans l'introduction au deuxième volume. Se référant à l'historien néerlandais Jakob Presser, il plaide pour une intégration dans la catégorie des Ego-Textes non seulement des textes de nature autobiographique dont l'auteur est lui-même le sujet, mais également de tous les documents relatifs à sa vie privée et publique, tels que les enquêtes administratives et les consultations juridiques, les visites chez le médecin, les déclarations d'impôts, les auditions et les interrogatoires, les témoignages de nature judiciaire, les sondages d'opinion, etc.

Dans une perspective plus littéraire, le volume *Vies en récit*⁴⁸ propose, comme indiqué en sous-titre, de considérer une grande variété de « formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie » comprenant le roman autobiographique, « La Parenthèse comme lieu de réflexion autobiographique », « La trace autobiographique dans le poème », « L'autobiographie au théâtre », la « généalogie intermédiatique de l'autoportrait », catégorie qui va de « la vie sur pellicule » au « World Wide Web ». Dans leur introduction, les coordonnateurs de l'ouvrage insistent sur l'essor des études biographiques et autobiographiques, enrichies de textes dits « personnels » et d'éléments provenant d'autres médias. Le fait que cet engouement pour ce corpus de textes personnels au statut indéfini soit relayé dans les travaux académiques correspond à une tendance qui concerne, selon Leigh Gilmore, la culture occidentale contemporaine en général, celle d'une « culture de confession »⁴⁹ où « prolifèrent récits de soi, témoignages oraux, écrits et visuels,

⁴⁸ DION (Robert) et alii, dir., *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*. Québec : Nota bene, coll. Convergences, 2007, 591 p.

⁴⁹ GILMORE (Leigh), *The Limits of Autobiography : Trauma and Testimony*. Ithaca : Cornell University Presse, 2001, X-163 p.

blogs et pages personnelles sur le web, émissions de télé-réalité [...] *biopics* axés sur la vie de personnages célèbres, téléfilms », etc. Dans ce cadre, les *Postcolonial Life Stories* de G. Whitlock trouvent naturellement leur place, tout en perdant un peu de leur originalité.

La spécificité de la critique postcoloniale est de présenter une situation systématiquement binaire : les héros sont forcément flanqués de leurs opposants d'un côté et de leurs adjuvants de l'autre, les conquérants font face à leurs victimes, etc. Sur cette base, la lecture postcoloniale consiste à donner voix à leurs témoignages respectifs : ceux des Espagnols sous Cortéz et Pizarro face à ceux des témoins aztèques et incas, victimes de leurs actes barbares renforcés par ceux des défenseurs des indigènes, tel l'évêque Bartolomé de las Casas dans sa *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* (1552). S'agissant de l'esclavage, la lecture postcoloniale va dès lors s'atteler à mettre en corrélation la traite des Noirs et les écrits anticolonialistes de Diderot et Raynal.

Ce réservoir apparemment inépuisable de cas qui pourraient se prêter à une telle lecture me conduit à m'interroger sur les limites des acceptions des catégories de (*modern*) *colonialism* et de *postcolonial criticism*, et surtout sur l'étendue du champ qu'ils couvrent. S'étend-il aux *great world events* (Homi K. Bhabha), c'est-à-dire les grandes catastrophes de l'humanité, depuis les débuts de l'expansion européenne jusqu'à la fin xv^e siècle ? L'essai de G. Whitlock englobe en tous cas une vaste palette de cas d'étude, autant de sujets ayant subi l'esclavage ou bien la colonisation, l'Apartheid en Afrique du Sud, la généralisation du viol comme arme de guerre au Congo (*Rape Warfare*), la Shoah ou autres génocides du xx^e siècle, jusqu'au spécisme⁵⁰ ici incarné par l'histoire de Dian Fossey et ses gorilles dans les Grands Lacs. Puisque l'auteure aborde également le sort tragique des enfants volés (*stolen children*), il convient de préciser que les *child removal stories* ne concernent pas seulement des pays colonisateurs comme le Canada et l'Australie, mais aussi des pays ethniquement plus homogènes comme la Suisse. Pensons en effet à l'histoire de ces *Verdingkinder*, ces enfants orphelins qui furent « adoptés » par des paysans suisses pour travailler dans leurs champs. Du reste, cette pratique existait également dans les autres pays germanophones,

⁵⁰ Le spécisme, de l'anglais *speciesism*, est une notion relevant de l'éthique. Elle désigne toute discrimination à l'encontre d'un être vivant sur le seul critère de l'espèce, humaine comme animale. De fait, l'allégation de spécisme est essentiellement utilisée par les défenseurs de la cause animale qui dénoncent une discrimination de l'espèce. Voir la définition qu'en donne l'Encyclopédie Britannica : <https://global.britannica.com/topic/speciesism>

Suède comprise, et l'on pense encore à ce titre au *SS-Lebensborn* qui, sous le nazisme, isolait des enfants de « race aryenne » pour des raisons de « hygiène raciale ».

Le livre de G. Whitlock ouvre donc de nombreuses pistes. À la lecture de chaque chapitre, j'ai eu le sentiment qu'il était toujours possible de renforcer l'argumentation en l'enrichissant d'autres exemples allant dans le même sens, et ainsi de pousser plus loin l'analyse des textes présentés. Cependant, si l'éventail des exemples à traiter est illimité et sans fin, la thèse de l'essai me semble, elle, contenir une limite de taille. Le livre repose en effet sur un paradoxe fondamental, exprimé dans le résumé de l'épilogue intitulé « Salvage » (p. 201-204) :

*Testimonial life narrative is embedded in the history of anti-colonial resistance. Who has the power and authority to narrate as an autobiographical 'I'? How do the lives of those dispossessed in colonialism's cultures become engaged in life writing? These raise questions of authority, agency, authenticity, and power*⁵¹.

Puisqu'elle ajoute, dans un élan réflexif, que « *On the one hand there is nothing specifically postcolonial about these questions* », on pourrait ironiser en filant cette propension relativiste : si tout est ou a été colonie, alors toute écriture est postcoloniale. Tout texte littéraire suppose l'existence d'institutions qui rendent possible sa publication. Comme dans tout système économique, ce fonctionnement repose sur des rapports de pouvoir définissant qui a l'autorité d'écrire, qui a les moyens de publier ce qui a été écrit et d'en évaluer la valeur.

Ces réserves une fois exprimées, je souscris à l'optimisme de l'auteur qui insiste en conclusion sur le potentiel de transformation sociale des récits de vie testimoniaux : « *Testimonial life narrative is a powerful tool in campaigns for social justice* » (p. 203). Dans ce sens, la critique postcoloniale peut être considérée comme avant-gardiste non seulement au niveau littéraire, mais également au niveau social puisqu'elle concourt au progrès de l'humanité sur le chemin de la justice sociale⁵².

■ János RIESZ

⁵¹ WHITLOCK (G.), *Postcolonial Life Narratives*, op. cit., p. 203.

⁵² Je remercie Susanne Gehrmann et Yannick Martial Ndong Ndong qui ont bien voulu mettre à ma disposition leurs textes sur les autobiographies en Afrique, non encore publiés ou disponibles seulement sur Internet. — GEHRMANN (S.), « Africa », à par. dans : WAGNER-EGELHAAF (Martina), dir., *Autobiography / Auto-fiction. An International and Interdisciplinary Handbook*. Vol. 2, Berlin / Boston : de Gruyter, 2018, tapuscrit 77 p. — NDONG NDONG (Y.M.), *Les Écritures africaines de soi (1950-2010) — Du postcolonial au postracial ?* Saint-Denis : Édilivre, 2016, 586 p.